



www.ec-aiss.it

Testata registrata presso il
Tribunale di Palermo
n. 2 del 17 gennaio 2005
ISSN 1970-7452 (on-line)

© EIC · tutti i diritti riservati
gli articoli possono essere riprodotti a
condizione che venga evidenziato che
sono tratti da www.ec-aiss.it

L'énonciation de l'image comme pratique de *présentation*. Perspectives anthropo-sémiotiques

Jacques Fontanille

1. Préambule : peut-on se passer de l'énonciation ?

Comme le rappelle le texte d'orientation de ce Congrès, l'histoire du concept et de la problématique de l'énonciation est courte, non linéaire, et marquée à la fois par la domination du point de vue linguistique et verbal, et par la réduction du principe d'immanence à la textualité. C'est l'une des problématiques sémiotiques où les divergences sont les plus marquées, notamment à l'intérieur même des sémiotiques structurales.

Pourtant, les études du domaine visuel, y compris dans l'histoire de l'art, bénéficient d'une longue tradition de réflexion et d'expériences artistiques concernant le point de vue et le point de distance, le cadre et la perspective, le volume et la profondeur, le filmage et le montage. Avant les années 70, ces réflexions étaient rarement thématiques comme énonciatives, voire comme subjectives. Car pour traiter de tels problèmes l'énonciation n'est pas indispensable. Du côté de la sémiotique générale, les courants inspirés par Pierce¹ en font un usage très modéré, voire aucun, les courants inspirés par les sciences cognitives également, de même que les divers courants inspirés par les théories morpho-dynamiques. Dans le champ même des approches structurales, deux auteurs ont montré comment on pouvait se passer de l'énonciation en tant que problématique spécifique, l'un en la neutralisant, l'autre en la généralisant.

Dans le chapitre « Dialogique » de son livre *Sens et textualité* (Rastier 1998), François Rastier regroupe (i) des dimensions d'analyse qui auraient pu être affectées à l'énonciation, comme « l'assomption », la « communication représentée » et la deixis, (ii) des dimensions qui ne relèvent pas de l'énonciation, comme l'articulation entre les « univers » et les différents types de « mondes », (iii) et enfin d'autres catégories, dont il neutralise le caractère énonciatif au profit d'une approche logico-linguistique, comme les modalisations. Il s'est expliqué plusieurs fois sur ce choix, qui lui permet, dit-il en substance, d'éviter les implications métaphysiques et spéculatives associées à l'énonciation. Il n'en reste pas moins que la composante dialogique permet de traiter une partie des aspects énonciatifs, sauf celui de la subjectivité, qui, sans doute, est elle aussi épistémologiquement suspecte aux yeux de Rastier.

¹ Coquet (2007) montre en plusieurs développements dans *Phusis et Logos* que le « ça pense » cher à Pierce est le stade ultime de l'objectivation.

Parallèlement, on prête à Jean-Claude Coquet, l'inventeur de la sémiotique subjectale, un apport majeur à la problématique de l'énonciation. Mais le résultat global de ses travaux ressemble pourtant à une manière radicale d'en réduire la spécificité et la pertinence en la généralisant suffisamment pour qu'à peu de choses près, la notion d'énonciation soit coextensive de celle de signification. Dans le chapitre « Réalité et principe d'immanence » de son ouvrage *La quête du sens* (Coquet 1997), il pose très explicitement ceci :

« Au lieu de reprendre le parallèle traditionnel langue-parole et énoncé-énonciation, comme si le problème était ainsi correctement posé une fois pour toutes (d'un côté l'objet « scientifique », de l'autre l'objet « métaphysique »), on aurait quelque profit, il me semble, à s'interroger sur la seule énonciation par le biais d'un point aveugle, le statut accordé à la « réalité » dans l'étude du langage. » (Coquet 1997 : 241)

Comme le réalisme sémiotique qu'il entend défendre est au fondement même de son parti pris subjectal, on comprend que la distinction entre énoncé et énonciation n'est plus pertinente pour lui, et que, tout comme Culioli en linguistique, il prône un « tout énonciatif » qui consiste à neutraliser la catégorie où l'énonciation trouve sa pertinence (en opposition à l'énoncé), au profit d'une *dynamique du langage globale* organisée autour des *instances énonçantes* : la distinction entre instances énoncives et instances énonciatives est alors remplacée par une typologie d'instances reposant sur des combinaisons modales et sur la variation du rapport à la réalité.

Par ailleurs, ses lectures de Benveniste lui fournissent surtout des arguments pour généraliser une conception « centrée » de la signification, qui invalide en partie, en la « localisant », une conception « acentrée » (dite « objectale ») : la distinction entre « énoncé » et « énonciation » disparaît alors des choix méthodologiques et théoriques, et se trouve déplacée et reconfigurée sur la dimension des choix épistémologiques.

Nous reprendrons plus loin la question en partant des travaux éthologiques de Von Uexküll (2015 [1933]), mais signalons déjà ici que pour ce dernier la différence entre un environnement ou un milieu, d'une part, et un *Umwelt*, d'autre part, tient au fait que les deux premiers sont « acentrés », et que seul le dernier est « centré », organisé autour d'un *centre subjectal*² des interactions ; c'est pour cela qu'il est signifiant pour les espèces et les individus, et qu'il fourmille de « signes » divers, perceptifs, actionnels, et magiques, et (avant la lettre) d'isotopies tonales. Donc, pour Von Uexküll aussi, la significativité des mondes animaux et humains repose sur une conception épistémologique « centrée ».

Du côté du visuel, on peut s'arrêter brièvement sur les *effets de profondeur*, où ni l'énonciation ni la subjectivité n'apparaissent indispensables en premier lieu. La *profondeur*, en effet, est d'abord une question de *régime de croyance* culturelle et d'illusion collective : comment, à partir de traces et de plages colorées sur une surface plane, le spectateur peut-il appréhender un espace doté d'une troisième dimension, dans l'axe perpendiculaire à la surface plane ? La *profondeur* est aussi une question de *mouvement* : comment susciter des mouvements de recul ou d'approche sur cette surface plane ? La couleur et bien d'autres propriétés plastiques y concourent, autant que la perspective, et pourtant ces propriétés peuvent difficilement être attribuées à une énonciation, sauf étendre considérablement ce concept. La *profondeur* doit enfin *distribuer la présence relative* des différentes figures dans cette troisième dimension : chevauchement des figures, diminution/augmentation de leur taille, *sfumato* pour transcrire les effets de l'épaisseur atmosphérique, ce sont tous des procédés pour manifester les positions relatives des figures dans cet axe de profondeur, tout autant que par rapport au spectateur.

La profondeur est donc d'abord une modalité de la *présentation*, tout simplement la manière dont les figures de la sémiotique-objet doivent être disposées et conformées pour qu'on puisse les appréhender, pour qu'on puisse y repérer des continuités/discontinuités, des symétries/dissymétries, des interdépendances pertinentes pour la construction de la signification. *La présentation pose les conditions de la signification.*

Il s'agit précisément d'une *présentation centrée*, à partir d'une position de référence, qui est un ancrage dans une certaine réalité. Une présentation visuelle ne peut pas se passer d'un *centre subjectal*. Si ce n'est pas une perspective, c'est toujours un dispositif qui propose un mode de saisie sensible au spectateur,

² « Subjectal », conformément à l'usage qu'en fait Coquet, signifie ici « organisé autour d'un centre réflexif ». La « subjectivité » comprend la « subjectalité », mais comporte bien d'autres déterminations spécifiques.

comme par exemple les dispositifs haptiques ou d'exaltation de la matière ou du volume. Par conséquent, on comprend mieux pourquoi Christian Metz (1991) était si prudent dans son approche de l'énonciation filmique, finalement réduite à la notion de « site » du film, où le spectateur peut se projeter pour appréhender et construire la signification de l'œuvre audio-visuelle.

La question ne peut pas être traitée à fond ici, et cette contribution se limitera à l'étayer, l'illustrer et la schématiser : pour construire la signification d'une image, d'un discours, d'un ensemble signifiant quelconque, a-t-on besoin d'une conception de l'énonciation (ou tout autre assimilée) qui soit articulée à celle de l'énoncé, et soit associée à une « subjectivité » ? Il ne s'agit pas de renoncer à l'énonciation, mais seulement d'en retenir les formes pertinentes pour chaque type de sémiologie.

2. Une brève vidéo pour troubler l'énonciation

La vidéo que je vous propose de regarder, devenue virale sur les réseaux sociaux en Italie, pendant la campagne pour les élections européennes en 2019, montre de supposés migrants (en train de détruire une supposée voiture des carabinieri), à coup de battes en bois et de barres de fer³. On pense immédiatement que la signification de cette vidéo, ainsi que son exploitation politique, dépendent de la véracité qu'on lui accorde (d'un certain rapport à la réalité des faits). Mais il a été établi par un collectif de journalistes que cette vidéo date de plus de quatre ans (donc hors actualité) et elle semble avoir été prise lors d'un tournage (donc ce n'est pas un témoignage direct). Mais que ce soit une vidéo « prise sur le vif », « documentaire » ou « fictionnelle », ne change pas grand-chose ni à son effet, ni à son usage, puisqu'il s'agit d'une prise de vue « volée », grâce à un smartphone, et d'une scène qui montre la violence d'un groupe d'acteurs dont le visage est foncé, et que les commentaires viraux assimilent à des migrants ; migrants qui jouent leur propre rôle, ou acteurs qui jouent le rôle des migrants, peu importe. La présence d'un grand tableau blanc et d'une perche de prise de son à gauche de l'image ne semble troubler personne : le smartphone saisit à la fois une scène de rue et son filmage, et peu importe que ce soit un improbable filmage documentaire ou le tournage d'une fiction, *le régime de croyance adopté, qui fonde l'efficacité virale de cette scène, est d'une autre nature.*

L'image diffusée n'est pas recadrée, elle porte les stigmates de la prise de vue, les deux larges barres noires verticales de chaque côté, qui expriment de manière indicielle et par défaut (sans intention manifeste) le caractère brut de l'image, diffusée sans retouches et telle que captée. Cette image nous parle de la pratique concrète qui l'a produite : un témoin, ici et maintenant, et un smartphone. En somme, les conditions minimales d'une *présentation centrée*, qui ne nécessite en l'occurrence aucun appel à une énonciation en tant qu'appropriation subjective et modalisante : le preneur d'image est supposé ici ne rien faire d'autre que centrer et présenter. C'est même cette manifestation visuelle de la pratique de filmage qui neutralise la différence entre les régimes de croyance documentaire et fictionnel.

Mais cette image n'a pas l'exclusivité d'un tel brouillage des régimes de croyance. Nous avons notamment montré dans une autre étude (Fontanille 2015) que la mondialisation des grands types de régimes de croyance exploités par les médias contemporains a pour effet de neutraliser les différences de genres et de cadres d'énonciation des types d'émissions ou de produits audio-visuels. Dans *Formes de vie*, il est rappelé que :

« Chacun de ces quatre régimes de croyance se définit par le rapport de vérité qu'il entretient avec le monde de l'expérience quotidienne, et ce rapport de vérité peut même faire l'objet de validations ou de falsifications. [...] L'utilisateur des médias entre donc dans les textes médiatiques, muni de ces instructions et de ces promesses définies par leur genre. Et que découvre-t-il aujourd'hui ? Des émissions de *jeux* qui sont transformées en *documentaire* de voyage ; des récits d'aventures exotiques qui sont en fait des *jeux* et des compétitions ; des tranches de vie quotidienne qui sont elles aussi apparemment construites comme des *jeux*, mais dont il apprend vite qu'elles fonctionnent de fait comme des *fictions* ; des *documents* qui empruntent leurs codes à des genres typiquement *fictionnels*, etc. [...] un *groupe d'acteurs traversant une rivière tumultueuse peut aussi bien appartenir à un film d'aventures (fiction) qu'à une émission de sports extrêmes et de survie (jeu) ou à une publicité pour une destination ou un promoteur de voyages (document et information).* » (Fontanille 2015 : 147-148) (Souligné par nous)

³ <https://www.dailymotion.com/video/x32re2p>



Les régimes de croyance étant désormais dissociés des genres qui sont supposés en avoir l'apanage, ils ne dépendent plus que du type de production médiatique et du mode de diffusion, indépendamment des « promesses » propres aux genres. On comprend mieux alors que les modalités pratiques de la *présentation centrée* et de son mode de diffusion viral puissent neutraliser les propriétés génériques de la vidéo en question, ainsi que les régimes de croyance propres aux genres

3. Présentation et monstration-disposition : la réflexivité intégrée

Dans un chapitre intitulé « L'énonciation et ses miroirs » (dans Dondero, Beyaert et Moutat 2017 : 123-140), Bordron distingue quatre phases constitutives de toute pratique d'énonciation, entendue comme production de la sémiologie : *instauration*, *effectuation*, *monstration*, *diathèse*⁴, dans une perspective qui est clairement du côté du « tout énonciatif » : « L'énonciation est constitutive du fait sémiotique dans toute sa généralité. » (Bordron 2017 : 123).⁵ Ces quatre opérations sont ainsi définies (131) :

- (1) l'*instauration* établit « ce que sont les éléments constitutifs d'une image »,
- (2) l'*effectuation* est « le moment dynamique... [du] passage de la puissance à l'acte en vue d'une fin. »,
- (3) la *monstration*, par laquelle l'image montre qu'elle est en train de montrer, et
- (4) la *diathèse*, ou *disposition*, « le mode selon lequel l'instance énonçante exprime son attitude par rapport à ce que signifie l'énoncé ».

Ces quatre phases ne sont évidemment pas celles d'une pratique énonciative *stricto sensu*, mais d'une analyse de l'acte d'énonciation. L'analyse de Bordron porte plus particulièrement sur la phase de *monstration*, et sur la *réflexivité* qui la caractérise et qui justifie la métaphore du « miroir » dans l'intitulé de cet article. Le détail des analyses vise particulièrement des éléments de composition, de contrastes entre des figures, et surtout de positionnement des scènes par rapport au spectateur : il s'agit de toute évidence d'une partie de ce qui constitue pour nous une *présentation centrée*, c'est-à-dire de l'ensemble des *dispositions* prises dans l'image pour déterminer le type d'interactions qu'elle propose au spectateur, et pour qu'elles soient *significatives* en un certain sens.

Cette réflexivité inhérente à la disposition de l'image pourrait également être rapprochée de la dimension ou de l'activité *épisémiotique*, inspirée par le concept culiolien d'« activité épilinguistique », et supposée accompagner et réguler toute production sémiotique. L'épisémiotique imposerait donc un point de vue immanent à la pratique sémiotique⁶ : la réflexivité en question est intégrée au flux sémiotique, et il faut s'y plonger pour l'appréhender. En l'occurrence, on pourrait évoquer ici une sorte de *praxis énonciative intégrée*. Et par ailleurs, c'est précisément le propre d'une pratique sémiotique que d'être inséparable de sa propre régulation et des opérations d'accommodation qui gèrent le cours d'action.

Comme Bordron insiste sur le fait que « L'énonciation est un acte dont l'existence dépend fondamentalement de la structure réflexive de toute signification. » (Bordron 2017 : 138), si toute signification est réflexive, et si cette réflexivité est le fondement de toute énonciation, il devient difficile de justifier une quête du sens dans les seuls énoncés...

Pour prolonger la brève mention que j'ai faite de la conception subjectale de l'*Umwelt* chez Von Uexküll, précisons que, pour lui aussi, la centration de l'*Umwelt* est la condition de sa significativité, mais pour une autre raison. Il n'y a évidemment aucun énoncé et aucune énonciation dans l'*Umwelt*,

⁴ Cf. Jean-François Bordron, « L'énonciation et ses miroirs », dans Maria Giulia Dondero, Anne Beyaert-Geslin & Audrey Moutat (dir.), *Les plis du visuel. Réflexivité et énonciation dans l'image*, Lambert Lucas, collection "Sémiotique", 2017, p. 123-140.

⁵ Pourtant, peu après, Bordron utilise pourtant la distinction entre énoncé et énonciation, et argumente ensuite en faveur d'une généralisation de cette distinction. Car, en effet, il s'efforce, à la suite de Bergson, de trouver une autre articulation entre ces « deux espaces », comme deux images en miroir l'une de l'autre (Bordron 2017 : 126).

⁶ Comme Sémir Badir l'a fort bien montré au dernier chapitre de son *Épistémologie sémiotique* (Badir 2014 : 310-361), pour Culioli, l'activité épilinguistique est permanente, incontrôlable, inhérente à l'activité de langage, et elle procède notamment par déformations, comparaisons et confrontations : elle ébauche et élabore un sub-système, sans pouvoir le clore et le fixer à aucun moment. Le linguiste lui-même ne peut y accéder qu'en mimant l'activité de langage, en immersion dans cette activité.



mais il y a un centre subjectal où se nouent *les couplages entre perception, action et imagination*, autrement dit un centre de sensibilité où la *réflexivité* n'est pas celle d'une monstration, mais celle d'un ressenti élémentaire de ces couplages. Ce que nous apprennent les nombreuses analyses concrètes d'Uexküll, c'est que ce ressenti est sujet à variations, entre un *ressenti réflexif* minimal, comme dans l'« arc réflexe », ou maximal, comme dans les « images magiques ». Ces variations dépendent principalement de la force des couplages entre perceptions, actions et images : dès que ces couplages se rompent ou se relâchent, le ressenti réflexif se renforce, et inversement. Le gradient de cette réflexivité est aussi celui des effets de *subjectalité*, (et non de « subjectivité », comme écrivent les traducteurs de Uexküll). Au minimum du gradient de la réflexivité, la signification est objectale, et au maximum, elle devient subjectale.

Il y aurait donc une *tension sémiotique*, non pas entre énoncé et énonciation, mais entre *objectalité* et *subjectalité*, ou entre *monstration acentrée* et *présentation centrée*. Rechercher la signification dans une position « objectale », au degré minimal du ressenti réflexif c'est alors ne saisir que les relations entre les figures et entre les constituants. Rechercher la signification dans une position « subjectale », au degré maximal du ressenti réflexif, c'est rapporter l'ensemble de ces relations à un centre réflexif, et saisir la globalité d'une présentation centrée.

4. Présentation, effectuation et autres schèmes pratiques

L'un des avantages d'une approche praxéologique de la *présentation centrée* tient à la possibilité de prendre en considération la diversité thématique des actes de présentation. L'acte central de la pratique dite « énonciative », la « *production* » de la signification ou de la sémiose, doit, malgré l'évidence dont il bénéficie aujourd'hui, être confronté avec ses alternatives, avec les autres schèmes pratiques de relation répertoriés par l'anthropologie contemporaine.

La définition de l'*effectuation* proposée par Bordron, « le moment dynamique...[du] passage de la puissance à l'acte *en vue d'une fin*. », implique en effet la *diversité thématique des « fins »* : dans une perspective pratique, une « fin » est un « objectif » thématizable. Revenons un instant à la vidéo. Prétendre ici que l'acte pratique du vidéaste consiste en une « production » de vidéo serait inapproprié : la *captation* de la scène étant immédiatement suivie de sa *diffusion*, puis ultérieurement de sa *rediffusion* virale, nous avons affaire à une séquence du type [*captation-diffusion-thésaurisation-rediffusion massive*], qui n'est pas une séquence thématique de « production ». Ce qui est encore plus clair si on la schématise ainsi : [*appropriation-transmission*].

Nous faisons ici référence aux schèmes pratiques de relation, empruntés à Descola (2005), dont le caractère « intégrateur » désigne précisément leur rôle d'instauration des types thématiques de relations au sein d'un actant collectif, et plus généralement, le type d'actant collectif et son « monde sémiotique ». Et à cet égard, la manière dont l'*appropriation* et la *transmission* opèrent diffère profondément de celle de la *production*, au sein d'une liste courte et provisoirement fermée : échange, don, prédation, production, transmission et protection.

Les critères de distinction entre ces différents schèmes pratiques sont connus : (1) la similitude ou la dissemblance entre les statuts ontologiques des partenaires de la relation, et (2) la nature réflexive ou réciproque, transitive ou intransitive, réversible ou irréversible, de la pratique de relation elle-même. Pour prolonger la remarque sur la thématisation de l'*effectuation* de notre vidéo virale, on devrait préciser que la *prédation-appropriation* comme la *transmission* peuvent mettre en relation des partenaires de statuts ontologiques différents (humains, machines, objets, etc.) et qu'elles ne sont ni l'une ni l'autre réversibles ou réciproques, mais transitives, avec pour seule variation l'étendue de la diffusion (transmission limitée ou généralisée).

La composition de la *présentation centrée* peut alors être précisée à partir des quatre phases proposées par Bordron. L'*instauration* circonscrit le nombre et la nature des entités qui vont constituer le collectif. L'*effectuation* finalisée permet de thématiser le type de relation et de pratique choisie. La *monstration-disposition* induit une activité réflexive de régulation et d'inflexion des interactions. La *diathèse* enfin installe un centre, comme centre subjectal d'orientation et de modalisation de la relation entre l'image et ses spectateurs.



Dans notre vidéo, l'*instauration* circonscrit les composants d'une scène de vandalisme, avec des acteurs dont les visages sont tous foncés et indistincts, et dont les mouvements par rapport au cadre sont erratiques ; l'*effectuation* procède par captation-appropriation et transmission-diffusion ; la *monstration-disposition* signale à la fois le caractère probablement fictif de la scène et le caractère documentaire de la prise de vue, et enfin la *diathèse* confirme le statut de témoignage brut et immédiat de cette image. Le tout est bien une *présentation centrée* dont les modalités peuvent être spécifiées et décrites, et d'emblée située dans un plan de pertinence pratique, c'est-à-dire au sein même de ce que pourrait être la pratique d'énonciation de cette vidéo.

5. Variétés de la présentation et topologie anthropique

La composition ontologique de la scène (humains et non humains, vivants et non vivants, objets naturels ou artefacts, etc.) est définie lors de la seule phase d'*instauration*, notamment l'association des visages foncés et des barres de fer en action qui suscitera l'exploitation virale de la vidéo. En revanche, le caractère réversible ou irréversible, transitif ou intransitif, réfléchi ou réciproque des schèmes pratiques, ces variations de la structure prédicative de la scène, concernent les trois autres phases : l'*effectuation*, la *disposition-monstration*, et la *diathèse*.

Les phases auxquelles nous nous référons, établies à partir de Bordron, sont désormais pour nous celle de la « présentation centrée » des images. Or, le concept même de « présentation centrée » implique par constitution une topologie, comme chez Lotman (1999), avec la topologie centrée de la sémiotique, ou même antérieurement chez Uexküll, avec la topologie centrée de l'*Umwelt*. Nous pouvons alors faire l'hypothèse que la *topologie de la présentation centrée* peut offrir la possibilité d'une schématisation globale de la distribution des différents types de schèmes pratiques, sous la forme d'une distribution topologique de ces différents types pratiques. *Au centre* : les pratiques réflexives et mutuelles ; *aux alentours* : les pratiques à réciprocité et transitivité restreintes ; *au loin* : les pratiques de réciprocité et de transitivité étendues ou généralisées ; et enfin, *au-delà*, les pratiques intransitives et irréversibles.

En matière de topologies anthropiques, nous pouvons nous référer à François Rastier (2001) qui propose déjà une topologie des *zones anthropiques*⁷ des pratiques. En partant de ruptures linguistiques et culturelles homologues et superposables dans les catégories de la personne, du temps, de l'espace et de la modalité, il identifie trois zones : la zone « de coïncidence », dite « *identitaire* », la zone « d'adjacence », dite « *proximale* », et la zone « d'étrangeté », dite « *distale* ». Cette topologie centrée, sur un fond de nature déictique, permettrait de classer de grands types de pratiques selon leur appartenance à l'une des zones, ou en fonction de leur rôle dans le passage d'une zone à l'autre. Le principe à retenir ici consiste dans l'annonce de l'articulation d'une topologie anthropique avec la différenciation des pratiques, mais Rastier ne précise pas comment les pratiques seraient distribuées entre les trois zones.

Nous proposons de reprendre plus en amont cette question, en nous appuyant sur les travaux de Jacob Von Uexküll, qui remontent aux années trente⁸. Dans son étude sur les mondes humains et animaux, Von Uexküll ébauche une *topologie* de l'*Umwelt*. Il commence par les « chemins familiers » par lesquels les êtres vivants s'approprient et structurent un *territoire*. La *demeure* est le centre de divergence et de convergence des chemins familiers. Le *territoire* est une extension dissociée de la *demeure*, où les thématiques pratiques sont différentes (chasse, défense, etc.). Pour devenir un *territoire*, l'espace *des chemins familiers* doit être protégé des intrus (à l'égard de la *demeure*), des compétiteurs (à l'égard de la nourriture) et des prédateurs (à l'égard de la vie même). En outre, une *zone neutre* s'interpose entre la *demeure* et le *territoire* : dans cette zone intermédiaire, la progéniture et les congénères du prédateur, mais aussi d'autres espèces, qui sont des proies potentielles, sont à l'abri des éventuelles agressions, et peuvent s'y réfugier. Dans la *zone neutre*, les modalisations sont redistribuées et les signes s'inversent au bénéfice des plus vulnérables. Dans ces trois premières zones, le couplage entre perceptions et actions

⁷ François Rastier, « L'action et le sens pour une sémiotique des cultures », *Journal des anthropologues*, n°85-86, mai 2001, pp. 183-219.

⁸ Jacob Von Uexküll, *Milieu animal et milieu humain*, Paris, Payot, Bibliothèque Rivages, traduction de Charles Martin-Fréville, introduction de Dominique Lestel, « De Jacob Von Uexküll à la bio-sémiotique », 2015 [1933].



est constant. On voit s'ébaucher la possible distribution, respectivement du *don* et de la *transmission*, au centre, de la *production* et de la *protection*, en zone neutre, et enfin de l'*échange* et de la *prédation-appropriation* ou de la *défense*, dans le territoire.

Mais Von Uexküll montre aussi que les animaux et les humains peuvent aussi projeter dans leurs milieux un quatrième type de zone, qu'il qualifie de « magique », où se déroulent des interactions imaginaires, fictives ou symboliques, et qui obéissent à d'autres conditions existentielles que celle de la demeure et du territoire. Ces interactions imaginaires rompent ou distendent le couplage entre perception et action ; elles produisent des schèmes pratiques qui diffèrent peu de ceux des autres zones, notamment sous la pression des prégnances biologiques, à cette différence près que tout se passe dans *un autre mode d'existence*.

La topologie qui se dessine présente donc finalement trois propriétés principales : (1) elle est constituée, installée et modifiée par les *pratiques* ; (2) elle est soumise à une orientation *subjectale* à partir d'un *centre de réflexivité* ; (3) elle est composée de *quatre zones*.

En nous transposant dans une perspective anthropologique plus générale, les quatre zones constituent une *topologie anthropique* transversale, où se répartissent des types de pratiques, car chacune de ces zones anthropiques accueille des régimes spécifiques des interactions entre les humains, les vivants en général et leurs milieux : cette topologie est organisée autour d'un centre de *sensibilité* (du côté de la perception), d'*initiative* (du côté de l'action), et de *réflexivité* (cf. supra, le « ressenti du couplage » entre les deux précédentes). A partir de ce centre, peuvent être identifiées des zones proches ou lointaines, associées ou dissociées. Rappelons qu'on peut être *lointain* (au loin) à l'intérieur d'un même mode d'existence, et être *étranger ou étrange* (au-delà) dans un autre mode d'existence : la « zone « imaginaire » est notamment celle des esprits, des ancêtres, des divinités, ou d'idéalités incarnées et institutionnalisées.

Nous avons déjà eu l'occasion, dans une étude récente consacrée au cinéma de Idrissa Ouedraogo, que la revue *Versus* a bien voulu accueillir (Fontanille 2019), de proposer une version plus générale de cette topologie anthropique, justement pour résoudre dans une perspective ethno-anthropo-sémiotique un problème d'articulation entre le montage, le cadrage, la construction des plans, et la distribution des pratiques entre le village, ses alentours, la brousse lointaine, et un lieu imaginaire toujours situé au-delà de l'horizon. C'est cette topologie que nous reprenons ici, en quatre zones, dans un *domaine pratique*, caractérisé par un *mode d'existence de référence* :

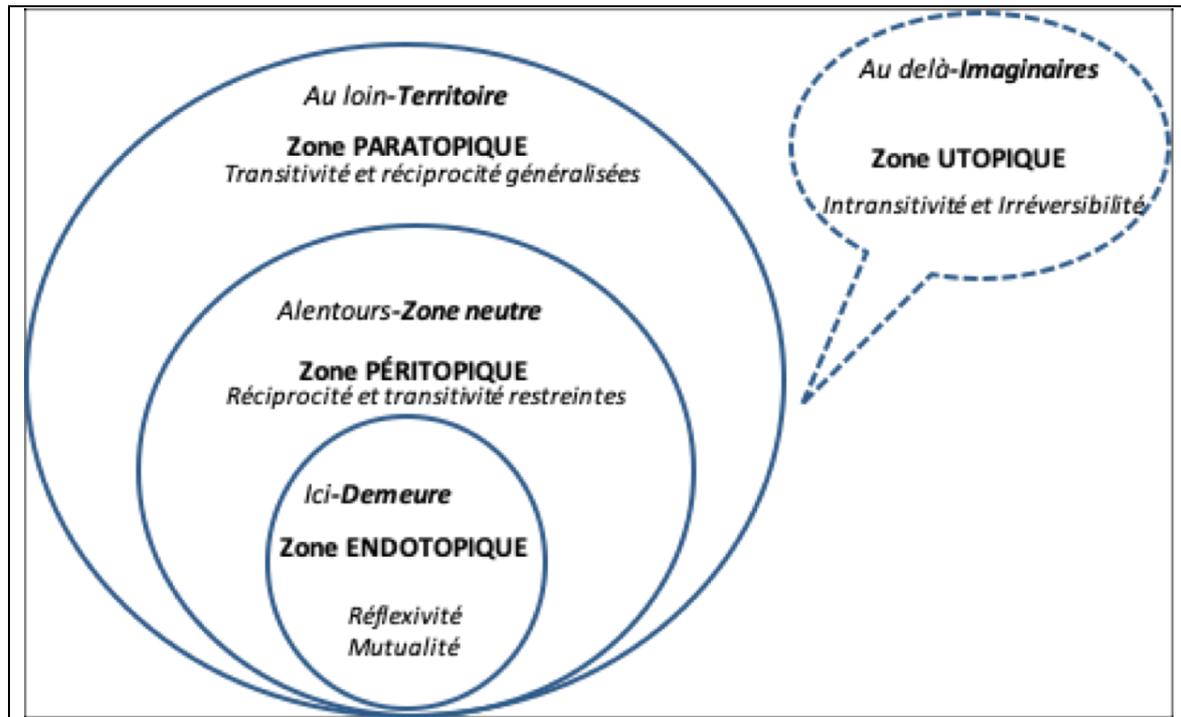
a/ La zone *endotopique* est le centre du domaine : les pratiques de relation y sont principalement *réflexives* et *mutuelles* ; le don mutuel en est un exemple.

b/ La zone *péritopique* est celle des alentours, où les pratiques de relation deviennent *réciproques* (bilatérales, à réciprocité restreinte) ; c'est le cas de la protection dans la zone refuge, ou de l'échange dual.

c/ La zone *paratopique* est dissociée, à distance du centre. Les pratiques de relation y sont de type *transitif*, et elles y déploient une *réciprocité généralisée et multilatérale*. L'échange généralisé, la prédation-appropriation et la protection par défense du territoire en sont des exemples.

d/ La zone *utopique* est dissociée du domaine tout entier, et elle ouvre sur un autre mode d'existence, transcendant ou immanent, et qui peut être projeté sur les trois autres zones, suscitant des interférences entre plusieurs modes d'existence. Les pratiques de relation y sont principalement *intransitives* et *irréversibles*. Elles ouvrent sur des imaginaires, fondateurs ou volatiles, symboliques ou institutionnalisés, voire monumentalisés.

Cette topologie anthropo-sémiotique aurait alors la forme suivante :



Pour compléter ce dispositif, nous pouvons enfin y projeter une typologie d'instances construite et utilisée par Jean-Claude Coquet dans le chapitre « Les formes discursives de l'évaluation », dans *Le discours et son sujet* (Coquet 1984), dans les chapitres « Sémiotique et histoire » et « La bonne distance », dans *La quête du sens* (Coquet 1997), et enfin dans le chapitre « Le jeu des pronoms personnels et des instances de discours », dans *Phusis et Logos* (Coquet 2007) à savoir la série des types d'instances que sont le *JE*, le *ON*, le *IL* et le *ÇA*.

Dans *Le discours et son sujet*, cette série est déjà de nature topologique, et fondée sur l'implantation d'un centre de l'énonciation dans le *champ positionnel* du sujet (1984 : 164) ; ces quatre instances sont différentes manières d'entrer en relation avec la réalité, et doivent être appréhendées « dans le cadre de la topologie » (1984 : 166), c'est-à-dire, selon Coquet, dans un espace centré (2007 : 178), où on peut passer de la *réalité de l'expérience sensible* (*JE*), à la *réalité étendue d'une « généralité indécise »* pour un actant collectif (*ON*), à la *réalité objectivée de l'« universel »* (*IL*), et en fin à une *réalité « flottante »* et sans référence au « centre » (*ÇA*).

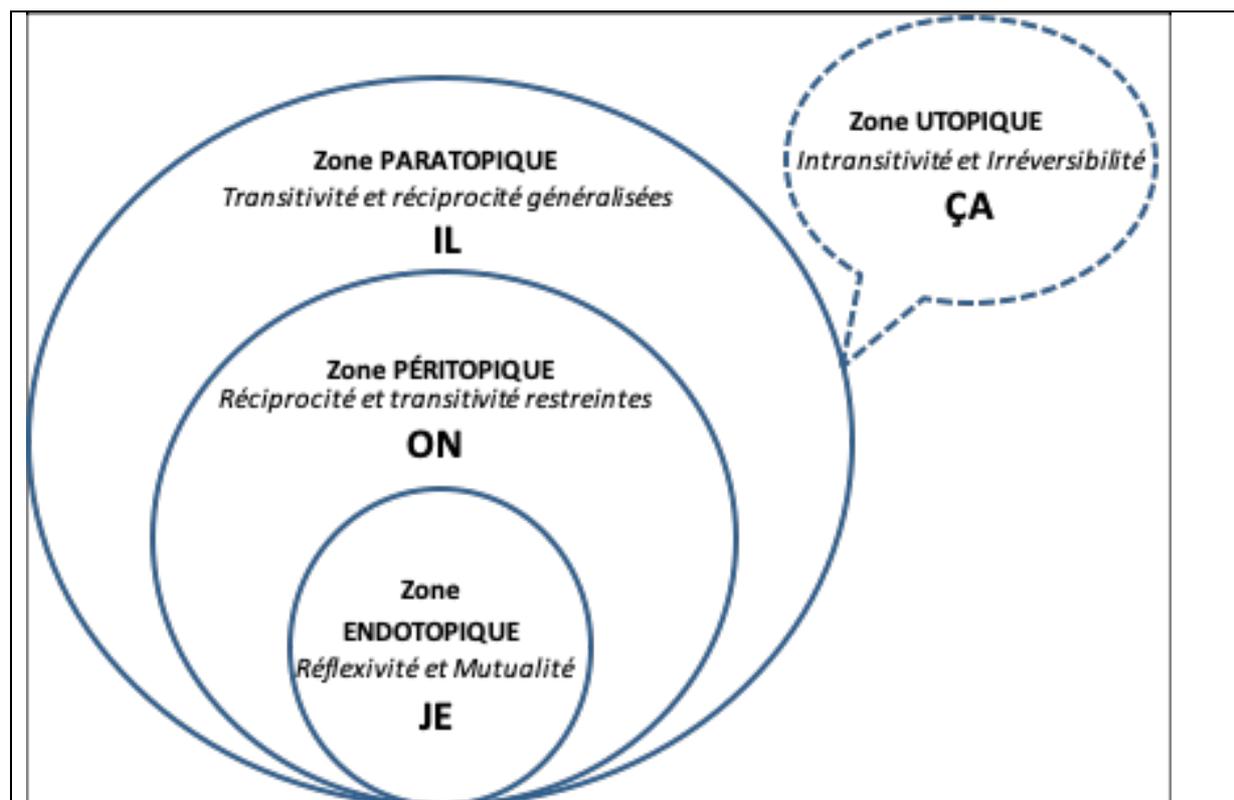
Dans *Phusis et Logos*, cette topologie des instances se généralise, et dialogue aussi bien avec l'anthropologie (Lévi-Strauss, Mauss) que la phénoménologie (Husserl, Merleau-Ponty). Elle repose sur un processus continu d'*objectivation*, dont le ressort principal est l'opération de *projection*, « l'une des pièces maîtresses de la sémiotique des instances » (2007 : 11). Le principe de la topologie est réaffirmé : « [...] la priorité est ainsi donnée à la notion d'*instance énonçante*, c'est-à-dire à la relation du discours à son *centre organisateur*, centre de production et de régulation » (2007 : 176). Eu égard à cette topologie, la *projection* (à partir du centre) gère en quelque sorte l'articulation entre la *phusis* et le *logos*, en d'autres termes le *rapport entre les instances sémiotiques et la réalité* : c'est ainsi que sont engendrées les positions de la série *JE*, *ON*, *IL* et *ÇA*, comme des phases du processus d'objectivation⁹. La topologie en question se réfère aussi à la série proposée par Benveniste : *personne* (*Je-Tu*), *non-personne* (*Il*) et *absence de personne* (*ça*).¹⁰

⁹ On pourrait penser ici au « débrayage », mais l'approche de Coquet est trop sophistiquée, d'une trop grande spécificité conceptuelle pour être réductible au « brayage ».

¹⁰ En complément du *Je-Tu* et du *Il*, Le « *ÇA* » est longuement caractérisé, principalement autour du concept de « tiers transcendant » (2007 : 83-91), mais également en relation avec l'imaginaire, le rêve, le fantasme, les prégnances biologiques. Le « on » est évoqué (2007 : 180), mais comme « tiers immanent », force naturelle sous-

L'homologie partielle entre les topologies respectivement éthologique (Uexküll), linguistico-culturelle (Rastier) et phénoménologico-linguistique (Coquet), donne lieu à une nouvelle topologie anthropo-sémiotique où, en chacune des quatre zones, on peut situer les grands types de schèmes pratiques. Bien évidemment, dans cette homologation, chacune des topologies perd non seulement sa spécificité, mais également plusieurs aspects pourtant fort heuristiques. Mais c'est le prix (provisoire) à payer pour pouvoir associer, dans une même topologie de la *présentation centrée*, des schèmes pratiques, des instances énonçantes et des zones anthropiques.

La topologie anthropo-sémiotique d'une « *présentation centrée* » deviendrait alors :



6. Finale

6.1. Les variables et les variations de l'« appareil formel » de l'énonciation en tant que topologie centrée.

Un modèle simple et synthétique présente bien des avantages, mais fait courir le risque, lors de l'analyse, d'éliminer trop vite des spécificités, comme « non pertinentes » ou comme relevant de la « substance » et non de la forme. En nous appuyant sur les riches contributions à ces actes, nous proposons pour finir d'examiner quelques-unes des variations et variétés de la topologie anthropo-sémiotique ici proposée.

- 1) La catégorie minimale la plus générale et indispensable à la centration d'une topologie de l'énonciation considérée comme présentation visuelle est la *réflexivité*. On pourrait se passer de toutes les autres, mais pas de la réflexivité. Le principe de base de cette réflexivité élémentaire n'est pas la répétition, mais la reprise entre deux dimensions, entre la sensibilité et l'action. Benveniste, par exemple, ne dit pas « est Ego qui est Ego », mais « est Ego qui *dit* Ego », ce que, par extrapolation, nous pourrions gloser ainsi : « *celui qui se sent le centre des sollicitations sensibles agit en tant que centre des interactions* ». L'appareil formel de l'énonciation est donc constitué au moins ainsi :

[réflexivité = transfert de l'« éprouvé central » vers « l'agir central »].

jacente, à la limite pathologique, souvent associée au marqueur linguistique « Je », et donc bien éloignée de la première version. Nous conservons seulement, pour ces quatre instances, leur définition topologique.



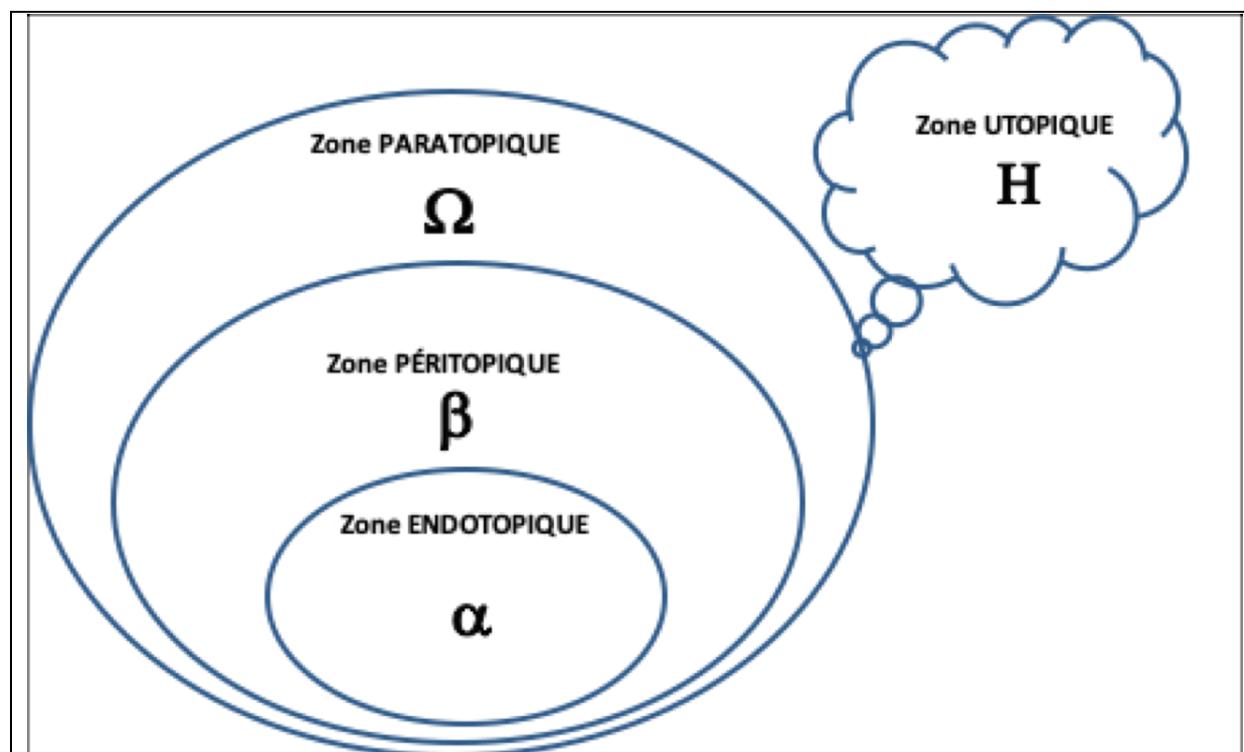
- 2) Les *dimensions figuratives de la topologie*, espace, temps, acteurs, procure une première possibilité de diversification : la topologie de base peut être figurativisée par une, deux ou trois de ces trois dimensions ; un rapide calcul combinatoire permet donc d'envisager sept variétés possibles.
- 3) En outre, eu égard à ces trois dimensions figuratives, la topologie peut adopter diverses relations de nature *figurale*, c'est-à-dire des relations qui procurent à cette figurativisation de la topologie des variétés de position (qui s'apparentent à la diathèse) : en particulier, la centration topologique peut être de nature : (i) transcendante et inclusive, (ii) immanente et immersive, (iii) marginale et subversive, etc. Par exemple, la réflexivité inhérente à l'activité épisémotique, la régulation énonciative de la « présentation » en cours, est nécessairement immanente et immersive, alors que l'énonciation « mise en scène » ou « mise en abyme » est de nature méta-sémiotique, et donc transcendante et inclusive...
- 4) En outre, les mouvements entre les zones et instances de la topologie, ainsi que les mouvements figuraux de la topologie elle-même par rapport à ces dimensions figuratives, permettent de rendre compte d'un grand nombre de variétés de l'embrayage et du débrayage, sans opérer un transfert imprudent de la notion initiale de « shifting » verbal.
- 5) La topologie est déformable, et ses différentes zones peuvent être disposées autrement que sous forme de cercles emboîtés ; elle peut ainsi rendre compte (i) de relations d'englobement et d'inclusion, (ii) de relations d'alignement avec rétention et protension, (iii) de relations de superposition en couches qui sont en compétition entre elles pour la manifestation. La notion de « centre » est constante, mais sa figure topologique peut changer : le centre d'un périmètre, la couche centrale d'une stratification, le centre mobile d'un parcours, etc.
- 6) Les positions relatives des instances (actants) dans les zones de la topologie peuvent varier selon les cultures. Nous raisonnons à l'intérieur d'une aire culturelle où Ego est au centre, mais, pour cette raison même, nous devons prévoir que, selon les mondes culturels collectifs ou individuels, le champ topologique puisse adopter comme centre aussi bien la personne élargie, la non-personne et l'absence de personne, que la personne elle-même.
- 7) Les *manifestations* de l'appareil formel doivent être distinguées de ses *expressions* : par exemple il peut être manifesté par la catégorie linguistique de la personne, mais ses expressions pronominales et verbales sont des variables libres et complémentaires de la manifestation choisie. Autre exemple : si l'appareil formel est manifesté par la catégorie de la profondeur, ses expressions (perspective, mouvement, couleurs, saturation, etc.) sont des variantes libres et complémentaires de la manifestation visuelle par la profondeur. On peut alors en tirer comme conséquence que les dimensions plastiques et figuratives sont des variables libres et complémentaires de l'expression de l'énonciation-présentation en général, mais qu'elles ne sont pas exclusivement dédiées à cela (elles peuvent exprimer d'autres catégories). En outre, ces expressions sont le point de variation culturelle le plus ostensible et le moins problématique ; par exemple : le proche et le lointain de la profondeur sont exprimés par « bas/haut » dans l'image médiévale, et par « coloré/doré » dans l'image byzantine.

Pour faciliter le transfert du modèle entre cultures et entre langues de travail, il nous faut enfin modifier la dénomination des instances à l'intérieur de la topologie que nous proposons, et sur laquelle, on vient de le rappeler, reposent toutes les variations et toute la capacité d'adaptation aux différentes cultures. Nous proposons de remplacer les dénominations pronominales des instances, certes motivées, mais trop spécifiques à la langue française, par des signes, empruntés à l'alphabet du grec ancien. L'avantage de cette symbolique purement conventionnelle, c'est qu'elle ne distingue plus les dimensions actérielles, spatiales, temporelles et modales de ces quatre instances ; elle les désigne globalement, rien de plus. On obtient alors les positions relatives des noms d'instances suivants :

- | | |
|--|-------------------|
| a. Centre endotopique, personne subjective : | instance α |
| b. Péritopique, personne : | instance β |
| c. Paratopique, non-personne : | instance Ω |
| d. Utopique, absence de personne : | instance H |

La motivation du choix de α et β (la plus grande proximité alphabétique) et de Ω (la plus grande distance alphabétique) est aisée à reconstituer. Le choix de la lettre H mérite une explication succincte :

c'est en effet la lettre « vide », qui ne correspond à aucun phonème, mais seulement à une propriété qui affecte les phonèmes voisins par une force identifiable, celle de l'*aspiration*, une sorte d'équivalent, en somme, de la force transformatrice de l'absence de personne, une transformation qui n'est pas imputable à quelque acteur que ce soit. La topologie peut alors être complétée ainsi :



6.2. Retour à la vidéo : les transformations des régimes de croyance dans la topologie centrée

La vidéo par laquelle nous avons commencé, et le problème de régimes de croyance qu'elle pose, trouvent un autre éclairage dans la perspective d'analyse proposée. On a déjà fait observer qu'elle tend à neutraliser la différence entre le régime fictionnel et le régime documentaire. Le premier, celui des *êtres de fiction*, comme l'écrivait Souriau (2009 [1943] : 130), correspond selon lui à un mode d'existence qui requiert le soutien général (la *sollicitude*) d'un collectif à contours flous, dont la croyance donne aux êtres de fiction un statut de réalité provisoire, et suspendu à ce soutien collectif ; nous serions donc dans la *zone péritopique* de la personne élargie, en mode β (ON). Le second, celui des *êtres documentaires*, implique en revanche un mode d'existence indépendant du centre subjectal et de ses instances, et qui peut être attesté sans leur concours ; nous serions alors dans la *zone paratopique* en mode Ω (IL).

Ces deux régimes étant neutralisés, un autre est proposé, celui qui est associé à la transmission virale. Dans cette scène, l'acharnement à détruire vise un véhicule qui est immédiatement associé à une institution symbolique (la police, l'Etat) ; les auteurs de cette destruction sont un groupe d'acteurs anonymes et non identifiables. C'est alors que la scène peut être projetée dans la *zone utopique* de l'absence de personne, en mode H (ÇA) : zone d'une symbolique institutionnelle, imaginaire et fantasmatique, zone d'une signification qui échappe à tout contrôle subjectal, zone de l'absence de personne (visages noirs), zone où « ça casse ».

La transmission virale va alors assurer la liaison entre deux manifestations possibles du H (ÇA) *utopique* : d'un côté celle que l'image a saisie, l'institution symbolique de l'Etat, et de l'autre, l'absence de personne par excellence, le parangon du « ça casse », les migrants. Evidemment, la « zone utopique » accueille ici une dystopie. La viralité a joué son rôle sur deux plans : d'un côté en raison de l'accumulation massive des commentaires qui construisent cette dystopie incontrôlable et indémontrable, et de l'autre, en raison du périmètre en expansion infinie de la répétition, qui bloque



toute objectivation contrôlable, soit par un collectif en généralité restreinte, en mode β (ON), soit par un universel clos, en mode Ω (IL).



Bibliographie

- Badir, Sémir, *Épistémologie sémiotique. La théorie du langage de Louis Hjelmslev*, Paris, Honoré Champion, 2014.
- Bordron, Jean-François, « L'énonciation et ses miroirs », dans Maria Giulia Dondero, Anne Beyaert-Geslin & Audrey Moutat (dir.), *Les plis du visuel. Réflexivité et énonciation dans l'image*, Lambert Lucas, collection "Sémiotique", 2017, 123-140.
- Coquet, Jean-Claude, *La quête du sens*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997.
- Coquet, Jean-Claude, *Le discours et son sujet*, Paris, Klincksieck, 1984.
- Coquet, Jean-Claude, *Phusis et Logos*, Paris, Presses Universitaires de Vincennes, 2007.
- Descola Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.
- Fontanille, Jacques, *Formes de vie*, Liège, Sigilla, Presses Universitaires de Liège, 2015.
- Fontanille, Jacques, « Des conflits de formes de vie chez Idrissa Ouedaogo. Des passions du corps comme médiation et transgression. », dans Gianfranco Marrone et Francesco Mazzuchelli, dir., *Forme de vita/Forme del corpo : studi di caso*, Bologne, *Versus*, n°128, 2019.
- Lotman, Iuri, *La Sémiosphère*, Traduction d'Anka Ledenko, Limoges, Pulim, 1999.
- Metz, Christian, *L'Énonciation impersonnelle ou le site du film*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1991.
- Souriau, Etienne, *Les différents modes d'existence. Suivi de l'Oeuvre à faire* (précédé d'une introduction « Le sphinx de l'œuvre » par Stengers, Isabelle et Latour, Bruno), Paris, Presses Universitaires de France, 2009 [1943].
- Rastier, François, *Sens et textualité*, Paris, Hachette, 1998.
- Rastier, François, « L'action et le sens pour une sémiotique des cultures », *Journal des anthropologues*, n°85-86, mai 2001, pp. 183-219.
- Uexküll, Jacob, Von, *Milieu animal et milieu humain*, Paris, Payot, Bibliothèque Rivages, traduction de Charles Martin-Fréville, introduction de Dominique Lestel, « De Jacob Von Uexküll à la bio-sémiotique », 2015 [1933].